

pencher la balance de façon aussi spectaculaire vers un Mozambique libre et gouverné par le FRELIMO. De même, nombreux sont les défis qu'il faudra relever après l'indépendance: ils proviennent principalement de la nécessité de corriger la distorsion économique léguée par le Portugal. Cependant, là encore, la révolution mozambicaine a trouvé dans le FRELIMO une expression politique populaire et idéologiquement mûre qui n'enfreindra pas facilement les promesses faites au peuple et ne se prêtera pas à une manipulation par des puissances extérieures.

Racines similaires en Angola

La lutte contre le colonialisme portugais en Angola a des racines similaires à celles de la Guinée-Bissau et du Mozambique et, en fait, elle était la première à opposer la violence à la violence du colonialisme. Le *Movimento Popular de Libertacao de Angola* (MPLA) avait été créé comme un mouvement nationaliste en 1956 mais dut passer dans la clandestinité en raison de la répression pratiquée par le PIDE, la police politique portugaise; en 1960, par exemple, 200 Africains furent tués ou blessés à Catete, lors d'une démonstration pacifique contre l'arrestation, la fustigation publique et l'emprisonnement du docteur Agostino Neto, un chef éminent du MPLA. Ensuite, au début de 1961, une série d'épisodes dramatiques porta finalement la situation angolaise à l'attention du monde. La résistance à la culture forcée du coton dans le Kasanje a mené à «la guerre de Marie», la révolte ouverte des paysans de la région. A la même époque, le MPLA tenta de libérer les prisonniers politiques détenus à Luanda, dans la capitale. La réaction portugaise à ces initiatives de février et à la rébellion déclenchée dans le nord de l'Angola par l'*Uniao de Populacoes de Angola* (UPA) un mois plus tard, fut particulièrement violente. On situe entre trente et cinquante mille le nombre des Africains qui ont perdu la vie dans le programme sauvage de «pacification» portugais qui a suivi ces événements. Pourtant, à ce stade, la rébellion africaine restait de nature spontanée et localisée. L'organisation d'une lutte de guérilla efficace et coordonnée allait demander plus de temps et connaître de graves revers.

Au début, le UPA (plus tard baptisé *Frente Nacional de Libertacao de Angola* - FNLA) semblait l'élément le plus actif du nationalisme angolais et continua pour un temps à marquer sa présence dans le nord par des actes de guérilla marginaux. Mais, sous l'influence néfaste du chef Holden Roberto, sa force fut sapée par des liens trop étroits avec le Congo de Mobutu

(et de là par l'influence américaine) et une assise ethnique trop restreinte, la tribu Bakongo. L'*Uniao para la Independencia Total de Angola* (UNITA), un troisième mouvement qui émergea en 1964 avec la scission de l'UPA provoquée par Jonas Savimbi, chercha à entamer une lutte dans l'est de l'Angola qui fût plus étroitement liée aux aspirations populaires avec une plus grande participation du peuple. Bien que l'étendue de ses succès soit restée un sujet de controverse pendant de nombreuses années, la plupart des observateurs conviennent que jusqu'au moment du coup d'État, ce groupe resta relativement faible et avait été bien contrôlé. Néanmoins, ces deux mouvements ont subsisté et font maintenant partie de la scène politique compliquée qui a surgi à la suite du coup d'État.

On doit accorder une importance plus considérable au MPLA lui-même qui s'est regroupé et a commencé de témoigner d'une force nouvelle. Au début, il concentra ses activités dans la petite enclave de Cabinda mais l'indépendance de la Zambie en 1964 fut un facteur logistique clé, signifiant à la fois qu'une mobilisation préliminaire de la population pouvait commencer dans l'est du pays et que des opérations de guérilla à grande échelle pouvaient être lancées dans le district de Moxico en 1966. Bientôt, les combats se propagèrent à dix des quinze districts de l'Angola et le MPLA se trouva en mesure non seulement de résister à diverses offensives générales portugaises mais également à progresser régulièrement contre les 60,000 hommes de troupes portugais. De plus, un certain nombre d'observateurs étrangers (comme l'éminent africaniste britannique Basil Davidson) témoignèrent du fait qu'une nouvelle société émergeait effectivement dans les régions libérées de l'Angola, à l'instar de ce qui se passait en Guinée-Bissau et au Mozambique, et que cela renforçait la puissance politique du mouvement.

En même temps, il faut noter que la logique d'une guerre prolongée n'était pas perçue de façon aussi peu équivoque en Angola que dans les autres colonies africaines portugaises. Même au sein du MPLA, les factions se multipliaient, la présidence du docteur Neto n'ayant été confirmée que récemment, après l'intervention du président Nyerere de la Tanzanie et d'autres, en vue de réconcilier trois groupes ennemis. De plus, il est évident que ces factions (aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des mouvements de libération), ainsi que les rivalités ethniques qui en découlent, ont été encouragées de l'extérieur. En effet, l'Angola est depuis longtemps le plus riche des avant-postes